

Et ils courent

Vite, tout devait aller de plus en plus vite !

Les cités grouillaient d'un monde affairé. Les automobiles, bus, scooters, motos, vélos arpentaient les rues en tous sens. Les gens couraient de leur maison à leur voiture, de leur voiture à leur bureau, de leur bureau à la salle de réunion, de leur salle de réunion à la cafétéria... Puis ils refaisaient le chemin en sens inverse.

Du matin au soir, ils devaient fabriquer des milliers d'objets, remplir des tonnes de papiers, discuter, négocier, convaincre, transporter, vendre et puis tout détruire, nettoyer, recycler... Et le lendemain, recommencer.

Chacun devait tenir le rythme, se montrer rentable, productif, efficace !

« Si l'on cesse de courir, l'univers tout entier s'écroulera. N'est-ce pas ? » Se demandait-on un peu partout.

Bien sûr, on ne se parlait pas beaucoup, on n'avait plus le temps.

On ne riait, on ne jouait pas beaucoup non plus. Des activités futiles et inutiles. La plupart des gens passaient leur journée à pianoter sur leur téléphone sans regarder leur voisin. Certains voulaient se greffer l'appareil sur la main.

Vite tout allait de plus en plus vite !

Une seule personne ne suivait pas ce mouvement : Monsieur Filament aimait vivre lentement. Le matin, il ouvrait ses rideaux pour contempler le ciel et le soleil. Il s'asseyait sur son fauteuil et buvait son café en lisant un livre. On en trouvait encore quelques-uns en cherchant bien. Puis il nourrissait les douze souris qu'il avait recueillies dans le quartier et qui, à présent, résidaient chez lui en totale liberté. Il adorait qu'elles grimpent le long de ses vêtements ou s'accrochent à sa barbe.

Lorsqu'il avait fini de jouer, lire et manger, Monsieur Filament se rendait à pied à son travail. Deux kilomètres de marche ! Il ne parcourait pas vingt mètres qu'un automobiliste, un conducteur de bus s'arrête pour lui proposer son aide : « Vous avez eu un accident ? Vous êtes tombé en panne ? Vous voulez que je vous amène quelque part ? » Monsieur Filament souriait aimablement et refusait d'un petit geste de la main... avant de reprendre sa promenade. Interloqués, certains le traitaient alors de fainéant ou de provocateur, d'autres téléphonaient à la police pour signaler la présence d'un rôdeur suspect.

Un jour, quelqu'un se décida à filmer ce drôle de bonhomme jamais pressé, jamais très occupé, et à poster sa vidéo sur internet. Des milliers de gens la partagèrent aussitôt. Ce qui attira l'attention d'une télévision, en mal de reportages distrayants. Elle allait consacrer un sujet à cet original pour

amuser ces spectateurs. Il serait diffusé entre la présentation des nouvelles tendances culinaires tel le tartwich, à la fois tarte et sandwich ou le dibrunch, breakfast, lunch et dîner... innovations destinées à optimiser le temps passé dans sa cuisine... et la promotion des objets à triple fonction, comme la lampe-réveil-radiateur ou le portefeuille-parapluie-calculatrice.

Monsieur Filament répondit aux questions des journalistes de la manière la plus sincère possible. Il expliqua combien il adorait écouter le chant des oiseaux, sentir le vent sur sa peau, observer les nuages. Cela fit d'abord ricaner. On le singea et on l'imita dans tous les briefs et débriefs.

Quelques jours après cependant, on remarqua une puis deux, puis cinq, vingt, cent personnes qui marchaient en regardant le ciel. Ils cherchaient ce qui plaisait tant à cet étrange bonhomme. « Cela ne peut continuer ! » conclua-t-on au plus niveau de l'état. « Si cette malheureuse mode perdure, les gens vont vouloir... je ne sais pas... se reposer, rêvasser, s'occuper de plantes, d'oiseaux, de chats errants ou pire, veiller les uns sur les autres. Arrêtons ce monsieur Filament pour incitation à l'oisiveté et au désordre. »

À peine la décision prise, tous les services policiers se mobilisèrent. On identifia les trajets favoris de Filament et on y envoya une dizaine d'agents. Entouré, ceinturé, menotté, le pauvre homme fut jeté dans un fourgon banalisé. Dès qu'il se retrouva fesses par-dessus tête sur une banquette usée, derrière un grillage épais, Filament se mit à trembler et à étouffer : il n'avait jamais eu affaire à l'autorité. Jamais depuis son jeune âge, il n'avait reçu la moindre réprimande. Calme et paisible, il aidait qui en avait besoin, arrosait les plantes de ses voisins en vacances, faisait les courses pour ceux qui n'en avaient pas le temps, participait aux vide-greniers, aux dîners de bienfaisance. Il n'avait jamais rien commis de répréhensible. Que lui voulait-on ?

Il osa le demander en bafouillant aux agents qui l'emmenaient dans leur fourgon.

« Votre exemple nuit à la bonne marche de notre société. Vous encouragez les gens à flâner et paresser ! La prison vous attend si vous ne rentrez pas dans le rang. » Hurla l'un des policiers.

« Et co... comment é-é-viter cela ? »

« Vous devez vous presser un peu plus, vous précipiter dans le bus, le taxi, le tramway en même temps que les autres ! Ne plus sourire à tout bout de champ. Ne parler à personne. Ne pas bayer aux corneilles à longueur de journée. Vous nous entendez ? »

Monsieur Filament promit de changer. Même si cela le rendait bien triste, il se mit à courir sans regarder autour de lui, comme on lui demandait. Il monta et descendit les dix étages qui menaient à son bureau le plus rapidement possible, au risque de trébucher dans l'escalier ou de s'évanouir

de fatigue. Le midi, il expédia son repas au lieu de le savourer et de discuter avec les passants. Il n'osa pas jeter ses miettes aux pigeons, qui l'observèrent sans comprendre.

À peine arrivé à son poste, Filament se hâta d'effectuer ses tâches de la journée. Fier d'avoir terminé en deux heures ce qu'il devait accomplir en dix, il alla demander des instructions à son responsable.

« Comment ? Vous ne savez pas ce que nous attendons de vous ? Voulez-vous perdre votre place, cher monsieur ? »

« J'ai juste terminé plus tôt... »

« Cessez de discuter. Ici, on doit toujours prévoir son travail futur, l'organiser, l'optimiser, le réaliser le plus vite possible. »

L'ensemble du bureau se mit à applaudir. Un peu gêné — sa timidité ! —, Filament retourna s'asseoir sans ajouter un mot. Jusqu'au soir, il remplit tous les dossiers qui lui tombèrent sous la main, même ceux qui ne lui incombaient pas, noircit tous les questionnaires qu'il put trouver, griffonna des dizaines de dessins et passa une longue série de coups de fils. À qui, pourquoi il n'aurait pu le dire, une fois loin de son poste de travail.

La journée terminée, le pauvre homme ne désirait rien tant qu'aller se promener près d'un lac dont il appréciait le calme et la beauté, à quelques centaines de mètres de son bureau. Mais il avait peur qu'on lui reproche de flâner ou de paresser. La mort dans l'âme, il se borna à rejoindre son arrêt de bus.

« Et si je faisais quand même le tour de la ville ? Cela me détendra. » Il s'assit et observa les rues par la fenêtre. Au bout d'une heure, il sentit que le conducteur lui jetait des coups d'œil méfiants. Jusque-là, il n'avait jamais transporté quelqu'un qui ne savait où il devait se rendre.

« Ce type ne bouge pas alors que nous avons déjà deux fois accompli notre parcours ! » Filament entendit le chauffeur du bus chuchoter discrètement dans le combiné de son téléphone. Il prit peur et sauta au premier arrêt.

« C'est malin, j'ignore où je me trouve ! Je ne suis jamais venu aussi loin. »

Au lieu de paniquer, de demander de l'aide, d'appeler un taxi, Filament décida de découvrir ce nouveau quartier. Il arpenta des rues qu'il ne connaissait pas, entra dans chaque magasin, posa de nombreuses questions. Il acheta ensuite un paquet de gâteaux et s'assit sur un banc pour regarder les passants et nourrir les pigeons. Ce qu'il adorait. Il somnolait presque lorsqu'une voiture s'arrêta. Deux policiers jaillirent de leur véhicule pour l'empoigner.

« Votre attitude inquiète tout le monde. Le conducteur de bus nous a signalé un étrange petit bonhomme à l'air égaré. Les commerçants se sont plaints d'un vagabond tournant autour de leurs boutiques. Rentrez chez vous

et allez dormir un peu afin de mieux travailler demain. Si nous vous retrouvons encore à errer dans les rues, nous vous plaçons en cellule. »

En cellule ! Le pauvre homme ne pouvait même pas l'imaginer ! Il se leva et se précipita chez lui. Il tremblait tellement qu'il tomba plusieurs fois sur son postérieur. Une demi-heure plus tard, il s'écroulait dans son lit.

Lorsque la sonnerie de son réveil retentit, Monsieur Filament arpentait déjà sa chambre de long en large. Il avait à peine dormi trois heures. Il ne comprenait pas ce qu'on lui voulait. Il ne nuisait à personne. Était-ce sa faute s'il adorait se promener, observer, écouter le monde, parler aux gens... profiter des innombrables événements qui constituent le sel de l'existence ? Réduire sa vie au travail, à une incessante course ne lui convenait pas... hors de question !

Filament parvenait à peine à respirer. Il avala sa chicorée avec difficulté et mangea un seul morceau de pain grillé au lieu de trois.

La tête basse, il se dirigea vers son arrêt de bus. Une voisine, habituée à sa bonne humeur, sursauta quand elle vit une larme perler à ses paupières. Elle s'approcha pour l'interroger, mais il s'éloigna aussi vite que lui permettaient ses petites jambes. « Ce pauvre homme doit avoir des soucis au bureau. Je ne le reconnais plus. Il ne m'a même pas adressé la parole, lui, si aimable, si bavard d'habitude. »

Filament gravit les marches de son bus comme s'il entrait dans une prison. En une journée à peine, sa vie d'avant avait disparu. Il s'écroula sur son siège et fixa le sol, sans bouger. Il se sentait tellement vide, tellement démoralisé qu'il n'entendit pas ses voisins interpeller le conducteur. « Monsieur. Pourquoi vous dirigez vous par ici ? Ce n'est pas le chemin. »

« Monsieur, vous comprenez ? Vous croyez que nous avons le temps de nous balader ?! »

Malgré la colère des usagers, le véhicule ne s'arrêta pas : il quitta le centre-ville et prit une petite route en direction de la campagne.

« Que voulez-vous ? Une rançon ? », « Par pitié, rendez-nous la liberté, nous avons des obligations, des gens qui nous attendent. », « Mon équipe ne peut travailler sans moi ! La ville cessera de fonctionner sans moi !... Le tribunal ne pourra siéger sans moi : » lançaient les passagers l'un après l'autre.

« Continuez et nous intenterons un procès à la ligne de bus ! » ajouta un avocat réputé qui vivait dans le quartier.

Plusieurs personnes tentèrent de tirer le conducteur de son habitacle, mais celui-ci résista en hurlant. Il devait rester à sa place et ne possédait aucune responsabilité dans ce qui se produisait, il pouvait en jurer. Il tournait son volant aux mêmes moments que d'habitude, mais le véhicule refusait d'obéir.

« Prouvez-le ! » lança quelqu'un.

« Et comment ? » demanda le chauffeur.

« En posant vos deux pieds sur votre siège. »

Le chauffeur s'exécuta et lâcha le volant. Le bus continua son chemin ! Aussitôt, tout le monde se mit à hurler de peur. « Un véhicule hanté ! Nous sommes perdus ! ».

Le vacarme lui fit lever la tête. Il aperçut le conducteur et les passagers cachés derrière leurs sièges alors que la voiture cahotait sur une route de campagne. Certains pleuraient, d'autres criaient, d'autres se contentaient de geindre sourdement. Quand il comprit ce qui arrivait, il commença à sourire. Il adorait l'idée qu'un autobus prenne la poudre d'escampette, fasse l'école buissonnière, joue la fille de l'air ! Il poussa un soupir de plaisir et contempla le paysage : « Oh, regardez le soleil baigner la cime des arbres ! »

Le voyage se poursuivit encore deux bonnes heures puis, soudain, le véhicule pila et se gara à l'entrée d'un champ.

Un profond silence accueillit ce changement.

Personne n'osait bouger.

Peut-être la voiture allait-elle redémarrer ?

Peut-être sortir présentait-il un réel danger ? Peut-être...

Seul Filament se leva, puis, plus souplement qu'on aurait pu s'y attendre, bondit à l'extérieur.

« Quelle chance ! » hurla-t-il : il se trouvait juste devant un grand buisson de mûres et il adorait les mûres. Il cueillit le plus de fruits possible, et s'assit à même le sol pour les savourer et écouter le chant de la campagne.

« Cela fait des mois que je rêve de sortir de la ville. Quel paresseux. Voilà ce que je perds. » Il se retint de se rouler dans l'herbe, cela manquait de sérieux, tout le monde le regardait. Mais il se tourna vers le bus et appela les autres passagers.

Au bout de quelques instants, une jeune femme et sa fille osèrent descendre les trois marches qui les menaient vers la terre ferme. Un peu apeurées, elles progressaient avec précaution. Comme il ne leur arrivait rien, du moins rien de désagréable, elles se mirent à avancer en gloussant... Avec le conducteur sortit un grand gaillard à l'air respectable, portant un complet-veston de bonne coupe.

« Ne faites rien que vous pourriez regretter ! » Leur criait-on de l'intérieur du bus. Mais les deux hommes, à leur tour, s'assirent dans l'herbe pour bavarder.

« Regardez-les, affalés dans les prés ! Quel manque de... de sérieux ! »

« Ce n'est pas le moment de paresser. Nous ne savons même pas où nous nous trouvons. »

Le conducteur releva à peine le menton : « Oh, maintenant, nous déplorons un tel retard qu'on nous sermonnera tous. Et puis, jamais, on ne croira notre histoire. Autant profiter de ce bel endroit. »

« Pas faux ! » Murmura l'avocat qui sortit à son tour.

Peu à peu, tous les passagers rejoignirent Filament dans le champ qui s'étendait à perte de vue. Après un instant d'hésitation, ils commencèrent à se promener sur l'herbe. Au bout d'un quart d'heure, certains bavardaient comme s'ils se connaissaient depuis toujours, d'autres couraient comme des enfants ou cueillaient des plantes, des fleurs sauvages. Des actes qu'ils auraient trouvés ridicules le matin même.

À midi, ils partagèrent les déjeuners que certains, pour gagner du temps, apportaient dans de tristes boites en plastique. Pour la première fois, ces plats semblèrent délicieux. Après le repas, quelqu'un voulut chanter une chanson. On surprit l'avocat à esquisser quelques pas de danse.

« Quelqu'un désire-t-il se promener jusqu'à la forêt ? » demanda l'homme en complet-veston. Une jeune femme leva la main, un peu rougissante. L'homme en complet-veston se mit à sourire bêtement avant de la conduire sur le sentier.

« Voilà la vie, telle que je l'apprécie » Filament se réjouissait de voir les passagers converser, rêvasser et profiter des senteurs de la campagne. Au bout de quelques heures, le bus klaxonna à plusieurs reprises. « Je pense qu'il veut que nous rentrions. » Suggéra une dame à la chevelure couverte de fleurs.

« Mais où donc ? » Demanda l'homme en complet-veston qui venait de revenir de sa balade, souriant toujours comme un benêt.

« Comme l'amour rend bête ! » Songea Filament. « Mais en ville, chez nous ! » Lança-t-il à la cantonade, lui qui d'habitude s'efforçait de n'être pas remarqué. Mais aujourd'hui, on l'écoutait.

« Le chauffeur nous attend. Retournons à l'intérieur. »

L'appel de Filament agit comme la sonnerie d'un réveil : les autres se levèrent et avancèrent vers le véhicule.

Un moment plus tard, après quelques embrassades, la promesse de se retrouver au plus vite, les passagers du bus se rendirent à leur travail. Ils prévoaient des reproches, des blâmes, des licenciements. Rien de tel n'arriva. Tout le monde dans la ville, dans la région, et même dans le pays avait vécu une mésaventure comparable. Les trains, les voitures avaient quitté leurs chemins habituels pour vagabonder dans les cités ou les campagnes. Les marcheurs avaient vu les rues serpenter et changer de destination. Par hasard ou non, allez savoir quand une route vous mène où elle le désire, ils avaient retrouvé des endroits qu'ils avaient oubliés : leur ancienne école, la maison du vieil oncle qu'ils adoraient, la demeure d'un ami d'enfance, l'antique cinéma où ils s'enfermaient. Ils y étaient restés jusqu'au soir et, pour certains, jusqu'à tard dans la nuit.

À la fin de cette étrange journée, on avait remarqué de nouveaux couples, de nouvelles complicités.

Le plus important, c'est qu'à partir de ce moment, on considéra indispensable d'interrompre ses activités pour observer le monde, pour discuter, flâner, se promener, pour perdre ou plutôt prendre son temps...

Évidemment, certains se demandèrent ce qui avait provoqué de tels événements. Le gouvernement accusa ses opposants d'avoir fomenté une révolte, d'avoir placé de la drogue dans l'eau ou dans l'air. Une enquête prouva l'absurdité de l'allégation. On pensa à une attaque venue de l'étranger. Mais les véhicules n'avaient même pas été trafiqués.

On chercha alors à savoir ce qui avait changé ce jour-là. Des mois d'investigations montrèrent que rien de particulier ne s'était passé en dehors d'un léger détail : une mesure disciplinaire prise contre un obscur employé nommé Filament.

On alla arrêter puis on pressa de questions cet étonnant personnage jusque-là considéré comme improductif et paresseux. Certains désiraient l'enfermer, de peur qu'il génère encore un de ces bouleversements nuisibles à la société ! S'il avait su détourner trains, bus et voitures, de quoi se rendrait-il coupable à l'avenir ? Geler les communications, interrompre le travail des machines ?

On jeta le pauvre homme apeuré dans une cellule minuscule dont il fut arraché le soir même par une foule en colère. Elle ne voulait plus entendre parler d'ordre, d'effort, de discipline. Elle exigeait plus de temps pour chacun, plus de respect pour un monde fatigué. Elle refusait de voir des gens courir en tous sens, abîmer, déchirer, épuiser notre malheureuse planète.

Il fut décidé de ne plus jamais rien entreprendre qui ne serait utile aux autres. L'activité industrielle et commerciale fut divisée par dix, mais le bonheur multiplié par vingt, selon l'agence de notation Sérénity.

On renversa les présidents, on éjecta de leurs postes la plupart des chefs, des patrons, des responsables, des administrateurs en tous genres... Et on proposa à Filament de diriger le pays.

Le petit homme remercia la foule de son amabilité, bafouilla quelques excuses dont il ressortait qu'il se sentait un peu fatigué par tout ce qui venait de se passer. Il désirait retrouver ses souris et sa vie.

De toute façon, il avait remarqué que ce jour si étrange était un premier avril et il se demandait si les autos, les vélos, les trains et les bus n'avaient pas voulu leur jouer un tour pour leur apprendre ce qui compte vraiment.